



Texte intégral

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je serais autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir vu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et si j'en ai arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire; j'ai pu supposer vrai ce que je savois avoir pu l'être, jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré ce que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été: j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Ô toi éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables: qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose; je fus meilleur que ce homme-là.

Confessions

Tome 1

Je suis né à Genève en 1712 d'Isaac Rousseau Citoyen et de Susanne Bernard Citoyenne. Un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayans réduits presque à rien la portion de mon père, il n'avoit pour subsister que son métier d'horloger, auquel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mère, fille de Minotto Bernard, étoit plus riche; elle avoit de la sagesse et de l'autorité: ce n'étoit pas sans peine que mon père l'avoit obtenue, et à mourir avoit commencé presque avec leur vie: dès l'âge de six ans ils se promenoient ensemble tous les jours sur la colline; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie et l'accord des âmes affermis en eux le sentiment qu'avoit procuré leur familiarité. Tous deux, nés tendres et sensibles, n'attendoient qu'un moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes et chacun d'eux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Les Confessions

Tome I

INTRODUCTION ET COMMENTAIRES

DE BERNARD GAGNEBIN

LE LIVRE DE POCHE

Professeur de technique de la recherche dans les sciences humaines à l'Université de Genève, doyen de la faculté des lettres depuis dix ans, Bernard Gagnebin est codirecteur de l'édition des « Œuvres complètes » de J.-J. Rousseau dans la Pléiade. Il a publié de nombreux articles d'histoire et d'histoire littéraire et révélé des inédits de Voltaire, Rousseau et Chateaubriand.

INTRODUCTION

Les Confessions s'ouvrent par ces mots : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme ce sera moi. »

Une entreprise qui n'eut jamais d'exemple? Et saint Augustin? et Montaigne? et Jérôme Cardan en Italie? et Samuel Pepys en Angleterre? N'ont-ils pas, bien avant Rousseau, écrit leurs mémoires, leurs confessions?

Il est vrai que saint Augustin n'a dévoilé les égarements de sa jeunesse que pour rendre témoignage à Dieu de la faiblesse de la nature humaine. Quant à Cardan, il est, selon Rousseau « si fou qu'on ne peut tirer aucune instruction de ses rêveries », d'autant plus qu'elles remplissent dix in-folio d'extravagances. Enfin, si Samuel Pepys ne craint pas de révéler les détails les plus intimes de son existence, il ne porte aucun jugement moral sur ses actes et semble même rejeter tout critère éthique. Reste Montaigne. Dans un premier préambule de son livre — préambule abandonné au profit d'une sorte d'appel au Jugement dernier — Rousseau s'est efforcé de

prévenir les objections : « Montaigne se peint ressemblant, mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue ou un œil crevé, du côté qu'il nous cache, n'eût pas totalement changé sa physionomie. »

Selon Rousseau la sincérité de Montaigne est toute relative. L'auteur des *Essais* ne raconte que ce qu'il lui plaît de dire. Il n'avoue que les défauts qui peuvent le rendre aimable. Ces hommes qui parlent d'eux en ne découvrant qu'une partie de la vérité sont aux yeux de Rousseau de « faux sincères », qui trompent d'autant plus gravement qu'ils se targuent de dire vrai. Lui, Rousseau, a l'ambition de dévoiler tout son être : « Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon... »

Pour se connaître, Rousseau va raconter sa vie à partir de sa naissance. Il va rechercher les sensations déterminantes qui forment ce qu'il appelle ses « chaînes d'affections secrètes ». Ce sont elles qui lui permettront de broser son portrait moral. Est-il besoin de souligner la nouveauté de cette méthode ? En recherchant dans son enfance et sa jeunesse l'origine de ses pensées et de ses sentiments, Rousseau faisait, cent cinquante ans avant Freud, ce qu'on appelle de la psychologie rétrospective. Sans doute espère-t-il aussi échapper à la réalité présente en se réfugiant dans ses souvenirs.

Mais au moment où il rédige les premières lignes des *Confessions*, il ne se juge pas encore le plus malheureux des hommes ni ne s'imagine être la

victime d'un immense complot. Son intention est bien de montrer « un homme dans toute la vérité de la nature ». Que peut donc lui apporter cette enquête sur son enfance et sa jeunesse? Elle lui fournira les traits dominants de sa personnalité, qui sont autant de thèmes que Rousseau développe de livre en livre.

En effet, *Les Confessions* sont composées comme une symphonie, dont les principaux thèmes sont donnés dans le premier mouvement, repris et amplifiés ensuite de morceau en morceau.

Le premier trait de son être sensible, Rousseau l'impute à sa naissance. Sa mère étant décédée quelques heures après lui avoir donné le jour, Jean-Jacques a éprouvé très vite un sentiment de culpabilité. Sentiment calviniste sans doute, mais sentiment avivé par les regrets d'un père qui ne pouvait s'empêcher de pleurer son épouse défunte. En proie à la culpabilité Rousseau éprouvera un besoin de justification. Tout accusé cherche à se justifier. *Les Confessions*, et plus encore les *Dialogues* et *Les Rêveries*, offrent finalement le portrait d'un homme qui se prétend méconnu, bafoué, trahi, et qui cherche désespérément à se laver des accusations qu'il croit avoir été portées contre lui.

Rousseau déclare qu'il sentit avant de penser et que la lecture des romans développa en lui une imagination vive et ardente. Il devait souffrir toute sa vie de cette hypersensibilité quasi malade, qui lui fait voir dans la moindre démarche d'autrui comme une atteinte à son indépendance et à son amour-propre.

Cette sensibilité d'écorché-vif, jointe au sentiment de culpabilité et au désir de se justifier feront naître en lui le besoin d'aimer et plus encore celui d'être aimé. Dans le premier livre des *Confessions*, Rousseau dévoilera progressivement son être intime en partant de ses premières sensations. C'est ainsi qu'il va expliquer son goût de la lecture, puis son attrait pour la musique, son amour de la nature, son besoin d'indépendance et de liberté, sa singularité et ses extravagances, son amour-propre qui, quoiqu'il en dise, confine au narcissisme. Mais cette exploration dans son passé entraîne la révélation d'autres « chaînes d'affections secrètes » : le rôle de la maladie dans toute vie humaine, le sentiment très vif de l'injustice, que Rousseau transposera, à l'âge adulte, sur les plans politique et social, enfin cette découverte horrible : le sentiment de sa propre injustice. N'a-t-il pas accusé Marion d'avoir volé un ruban d'argent qu'il s'était lui-même approprié ?

C'est ainsi que naîtra dans son esprit l'idée que le bonheur toujours menacé est précaire et que la chute est proche du Paradis. Il faut si peu de chose pour mettre fin à la transparence des consciences et rejeter l'homme dans l'opacité. Jean-Jacques n'aura alors pas d'autre issue que de se réfugier dans l'imaginaire et de reconstruire un nouveau Paradis dans un nouveau site privilégié.

Le schéma : bonheur-chute-exil dans l'imaginaire se retrouve tout au long des *Confessions*, à Bossey, aux Charmettes, à l'Ermitage, à l'île de Saint-Pierre. Aussi Rousseau l'appliquera-t-il à son analyse de l'histoire

de l'humanité et recherchera-t-il une société qui ne soit pas encore corrompue pour en faire le modèle de son État idéal.

On a beaucoup critiqué la complaisance que Rousseau a mise à évoquer certains détails intimes de sa vie. La fessée de Mlle Lambercier, les approches honteuses de certains prêtres à l'Office du Santo Spirito à Turin, l'initiation à l'amour chez Mme de Warens, la misère matérielle et morale du jeune musicien, les aventures de Rousseau dans les bras d'une courtisane vénitienne sont décrites avec une sorte de complaisance. Il est vrai que chacune de ces scènes est en quelque sorte contrebalancée par une évocation de la nature, de l'innocence ou du bonheur qui la précède ou la suit immédiatement. Ces aveux s'expliquent par le besoin de tout dire et de tout avouer avec une entière sincérité. Rousseau s'est rendu compte de l'incongruité de ses propos, car il se croit plus d'une fois obligé de s'excuser : « J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions » écrit-il après avoir raconté la fessée de Mlle Lambercier à Bossey. « Qui que vous soyez qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein Jean-Jacques Rousseau », dit-il au moment de pénétrer dans la chambre de Zuliatta à Venise.

Rousseau s'est d'ailleurs fort bien expliqué sur ses intentions : « Je voudrais pouvoir en quelque façon rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur, et pour cela je cherche à la lui montrer sous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il

n'aperçoive, afin qu'il puisse juger par lui-même du principe qui les produit. »

Et plus loin : « En détaillant avec simplicité *tout* ce qui m'est arrivé, *tout* ce que j'ai fait, *tout ce que* j'ai pensé, *tout ce que* j'ai senti, je ne puis induire (le lecteur) en erreur, à moins que je ne le veuille; encore même en le voulant, n'y parviendrais-je pas aisément de cette façon. »

Tout dire. Ne cacher aucune faute, aller dans tous les recoins de l'âme pour débusquer les penchants douteux et les intentions mauvaises : l'homme peut-il être absolument sincère? Ni Proust, ni Gide, ni James Joyce, ni Julien Green, ni même Amiel (qui pourtant a écrit un *Journal intime* de 16 847 pages sans avoir l'intention de le publier) n'ont pu ou n'ont voulu tout dire. L'homme peut-il se connaître soi-même? Ne s'abuse-t-il pas nécessairement sur soi? N'a-t-il pas tendance à se valoriser ou au contraire à se noircir? Le miroir devant lequel il se place ne renvoie-t-il pas nécessairement une image déformée de son propre visage?

Quoiqu'il en dise, Rousseau a dû parfois remplir des vides, mais il l'a fait à l'aide de « quelque ornement indifférent » ou encore « en disant les choses comme il me semblait qu'elles avaient dû être », car cette vérité-là, la vérité des faits, n'est pas essentielle. Ce qu'il lui importe c'est d'écrire l'histoire de son âme, de broser le portrait moral de son être, de faire éclater sa vérité profonde, qui se confond avec la vérité, parce que cette vérité-là se trouve au fond de son cœur. Et le cœur ne saurait mentir.

« En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement est arrivé et au moment où je l'ai décrit » lit-on au livre IV. Rousseau a mis le doigt, l'accent sur un aspect extrêmement important de toute « autobiographie », un aspect qui la distingue fondamentalement du journal intime. Alors que ce dernier est écrit en quelque sorte parallèlement à l'événement, l'autobiographie — sous quelque forme qu'elle soit — procède du souvenir et de la mémoire. Rousseau a très justement remarqué que le présent et le passé ne coïncident pas toujours et qu'il est amené à peindre doublement l'état de son âme : au moment où il vivait l'événement et à la lumière de son souvenir. Sa mémoire est sans doute excellente, mais il ne peut s'empêcher d'interpréter son souvenir à la lumière du présent. « J'ai étudié les hommes et je crois être assez bon observateur, écrit-il au livre III. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois, je ne vois bien que ce que je me rappelle et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance, rien ne m'échappe. »

Rousseau est le premier, à notre avis, à avoir décrit la résurgence de la mémoire affective grâce à un signe mémoratif : odeur, son, couleur, qui vous transporte

immédiatement dans le passé. *La Nouvelle Héloïse* doit peut-être à ce procédé ses plus belles pages et la chambre d'auberge de Sion jouera dans son inconscient le rôle du chant de la grive ou du vol de choucas chez Chateaubriand, celui de la madeleine chez Marcel Proust.

En tête de la seconde partie des *Confessions*, Rousseau a introduit tardivement sept paragraphes exprimant dans quelle atmosphère et avec quels matériaux il s'est décidé à poursuivre son récit. « J'écrivais la première (partie) avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trye, écrit-il; tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles jouissances. » Au contraire la suite de son histoire ne lui offre que « malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristants et déchirants... »

En réalité le livre VII, qui relate le séjour de Rousseau à Venise, se rattache encore aux six premiers livres par une tonalité enjouée, insouciant, heureuse. (Dans le manuscrit de Paris ce livre a été transcrit dans le même volume que les livres I à VI.) Avec le livre VIII Rousseau découvre ses premiers ennemis : c'est Grimm et Diderot qui veulent entraîner les Levasseur dans leur « Ligue », c'est l'orchestre de l'Opéra qui songe à le faire « assassiner ». La lente descente dans les ténèbres ne fait que commencer. Au fur et à mesure que Rousseau dénonce l'hypocrisie de la société dans laquelle il vit, il voit se former contre lui une ligue dont Choiseul est le chef et qui

réunit non seulement l'Église et le gouvernement, mais les jésuites et les encyclopédistes, la coterie hobbachique et les amis du prince de Conti. Dans le livre XI, il dénonce « le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme », et au début du livre XII, il écrit : « Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel depuis huit ans je me trouve enseveli, sans que de quelque façon que je m'y sois pu prendre il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abîme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en aperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. »

La seconde partie des *Confessions* a été rédigée en quelques mois à une époque où Rousseau est profondément malheureux, brouillé avec presque tous ses amis, persuadé d'être la victime d'un abominable complot, injuste, méfiant, hypersensible. Aussi va-t-il interpréter les événements qu'il relate à la lumière des drames qu'ils ont provoqués, et leur donner une signification rétrospective. Rousseau se persuade que ses adversaires veulent étouffer sa voix, la voix de la vérité.

En écrivant ses *Confessions* avec une franchise et une honnêteté sans égales au XVIII^e siècle, Rousseau espérait expier les fautes de sa jeunesse comme celles de son âge mûr. C'est pourquoi il ose se présenter devant Dieu, son livre à la main et c'est très sincèrement qu'il engage l'Être suprême à rassembler autour de lui

« l'innombrable foule » de ses semblables, à les inviter à découvrir leur cœur. « Et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là. »

Rousseau tend à rejeter sur autrui les défaillances dont il s'est rendu coupable. C'est la société, pense-t-il, qui est responsable des fautes qu'il a commises. A plusieurs reprises, il affirme qu'il est innocent parce que son cœur est pur. De même qu'il rejette l'idée du péché originel, Rousseau prétend que seule l'humanité est responsable de ses errements et de ses malheurs. En rompant avec la société et avec ses tentations et en vivant en plein accord avec la nature, il estime avoir échappé à la corruption humaine et pouvoir conserver un peu de la bonté naturelle, originelle de l'homme. Au milieu de la société du XVIII^e siècle, qu'il juge inhumaine et dépravée, Rousseau est persuadé d'être un des rares hommes vivant selon la nature et selon la voix du cœur*.

BERNARD GAGNEBIN

* Voir les « Commentaires » à la fin du tome II.

TABLE

<i>Introduction</i>	VII
-------------------------------	-----

PREMIÈRE PARTIE

Livre premier, 1712-1728	5
Livre deuxième, 1728	67
Livre troisième, 1728-1730	133
Livre quatrième, 1730-1731	201
Livre cinquième, 1732(?) - 1739	271
Livre sixième, 1737-1740	349

DEUXIÈME PARTIE

Livre septième, 1741-1747	427
-------------------------------------	-----

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge - Usine de La Flèche.
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 14, rue de l'Ancienne-Comédie - Paris.

ISBN : 2 - 253 - 01031 - 6

 30/1098/0

LES CONFESSIONS
Tome I

PREMIÈRE PARTIE